

MÉTAMORPHOSE

Éric Petiot

Métamorphose

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

REMERCIEMENTS

Un grand merci à ma compagne Katia, pour la première relecture et ses encouragements pour ce long marathon qu'est l'écriture, mais aussi à Nicole son amie de longue date, qui m'a permis de concrétiser cette histoire. Sans ces regards, il m'aurait été difficile d'aller au bout de cette aventure !

Merci au club des cinq qui se reconnaitra, et qui m'a propulsé avec l'humour qui le caractérise.

À mes enfants, Emma et Léandre, le sel et le poivre.

À mes guides spirituels, qui m'ont ouvert l'esprit pour une quête introspective sans commencement ni fin...

Je remets le fruit de cette action à l'univers.

LE JURA

Jonathan s'était endormi comme à son habitude, de manière paisible. Régulièrement ses nuits étaient ponctuées de rêves étranges mais surtout, il y avait ces cauchemars qui le réveillaient en sursaut.

Cette fois-ci les images étaient claires. Une femme était agenouillée au sol, tenue par deux hommes. Un troisième homme se tenait derrière elle, un glaive à la main. Jonathan était habillé d'une tenue de moine et sous sa capuche, il regardait inhibé cet homme puissant s'approcher derrière la nuque de la jeune femme. Les larmes coulaient et Jonathan ne pouvait rien changer à cette situation. D'une dextérité implacable, le bourreau levait son glaive à la verticale et le plantait d'un coup sec au niveau de la première cervicale.

Cette vision cauchemardesque le réveilla en sursaut et Jonathan se mit sur le bord du lit, la tête posée entre ses deux mains. Encore un de ces maudits rêves auxquels il ne comprenait rien.

Ce matin-là, il se leva tôt. Il n'avait pas le cœur à méditer. Les pensées jaillissaient à flot et il avait compris qu'il serait dans la lutte intérieure. Une bataille à laquelle il s'était presque habitué. Ce rythme matinal, il l'aimait profondément malgré ses agitations nocturnes.

Le soleil n'était pas encore visible au-dessus de la chaîne des Alpes mais ses rayons lumineux venaient caresser les plus hauts sommets. La montagne des Drus, le Mont Maudit, le Mont Blanc du Tacul jaillissaient dans un ciel qui laissait entrevoir une belle journée. Le plus haut sommet des Alpes, le Mont Blanc quant à lui était enrobé d'une couronne de nuages. Pour Jonathan, c'était le présage d'un lendemain pluvieux ; il décida donc de partir en montagne gravir les crêtes du Jura.

Sa maison était au pied de cette montagne toute en rondeur contrairement au massif des Alpes qui était d'un relief qui lui paraissait plus agressif. Il s'amusait à observer sa chienne Shanti, un Border Collie qui déjà sentait les prémices d'un départ. Elle était positionnée dans la cour en gravillons face à la porte d'entrée, ses pattes en avant croisées, les oreilles dressées et le regard attentif fixant la porte.

À chaque fois, Jonathan pensait à cette capacité extraordinaire qu'ont les animaux de détecter les événements futurs. Était-ce sa pensée, ses gestes, ou les deux à la fois qui libéraient une fréquence susceptible d'être perçue par son chien ?

Toujours est-il qu'au moment de passer le palier de la porte, Shanti se mit à aboyer de joie.

« Réserve des forces pour la montée ! », lui dit Jonathan d'un ton rieur.

Shanti tournait sur elle-même tout en entamant la marche et son maître décida de sauter et de tourner avec elle ! Le jeu dura le temps de traverser la cour... D'un pas un peu lourd mais décidé, il régla ses bâtons sans s'arrêter. La montée allait être raide et il était nécessaire de les régler sur une faible hauteur. Rapidement, ses pas se synchronisaient sur les battements de son cœur et progressivement lors de la montée, le corps échauffé et les articulations huilées, les pas se faisaient plus rapides, plus agiles.

Au début de chaque marche, les pensées jaillissaient à flots mais Jonathan savait pertinemment que sur la durée, cela se cal-

merait. Il lui suffisait de marcher en conscience, d'être attentif à chaque pas posé au sol. Il prenait un malin plaisir à développer sa pose de pied afin de marcher comme sur des œufs.

Pour lui cette pose de pied au sol était révélatrice de son état physiologique, énergétique et elle en disait long sur la nuit passée ! La montée se faisait de plus en plus raide et Shanti passait son temps à couper les chemins de traverse, le museau au sol, à la poursuite des odeurs qui quelquefois se matérialisaient par un animal apeuré, piégé, comme un écureuil perché sur la cime d'un arbre.

Aujourd'hui, Jonathan aurait aimé se faire le plus discret possible, se fondre dans cette nature au sentier à peine visible où les branches fléchissaient sous la masse foliaire. En cette saison, les cytises ployaient sous le poids des grappes florales d'un jaune éclatant et régulièrement, il fallait se courber dans la montée pour passer sous ces arches végétales.

Au moment où notre randonneur remarqua qu'il était libéré de toute pensée, qu'en cet instant il n'était qu'un observateur détaché de toute action, une réflexion vint pourtant rompre cette percée de l'être.

« Mes rêves me hantent de plus en plus et je constate que quelque chose me touche de façon anormale » se dit-t-il. « Après tout, ce ne sont que des rêves... Et pourquoi ces rêves de torture, de feu et ces vêtements de moines ? ». Trop de questions auxquelles Jonathan ne pouvait répondre pour le moment.

Il leva légèrement la tête et put apercevoir que la forêt se faisait plus clairsemée, le ciel bleu était visible au travers des arbres perchés plus en amont. Il sortait de la forêt et la clarté était tout autre, et comme à chaque fois, c'était comme s'il entrait dans un autre univers. Tout était si différent ! Les gentianes se confondaient avec les vérâtres comme une forme de psychisme affleurant, l'une comestible et l'autre toxique et si peu de choses pour les différencier...

En observant ce tapis de plantes des montagnes, Jonathan se dit que la nature avait cette capacité de guérir, de nourrir mais aussi de tuer !

Il connaissait bien les plantes et en avait fait son métier par passion. Depuis qu'il était enfant, il aimait les végétaux et avait vécu toute son enfance dans les fermes du Morvan à côtoyer hommes, animaux et végétaux.

Il avait été nécessaire pour lui de réunir tous ces paramètres et il était ainsi devenu ethnobotaniste. L'étude des plantes en relation avec leur milieu, sans occulter l'espèce humaine ! Sa passion pour la montagne et les plantes était comblée au quotidien et quelquefois Jonathan se sentait éminemment privilégié ! Mais il savait pertinemment que cela était dû uniquement à ses choix et uniquement à cela...

Le sommet des crêtes du Jura était à peine à quelques pas et Shanti avait senti depuis un moment l'odeur des chamois mais elle savait qu'elle devait rester au pied de son maître afin de ne pas les effrayer. Pour ces animaux, la sortie de l'hiver était toujours une épreuve et seuls les plus forts résistaient aux températures négatives.

Le vent tournait en direction des deux randonneurs et cela leur permit d'observer à loisir cette harde de chamois. Jonathan était assis recroquevillé sur une sente étroite au pied d'une falaise de calcaire. Celle-ci réfléchissait les rayons du soleil et cela lui procurait une chaleur bienfaisante dans le dos. Les chamois au regard perçant avaient repéré de façon indécise Shanti et son maître même s'ils ne bougeaient pas. Jonathan savait qu'au moindre mouvement, même si le vent était en sa faveur, les chamois pourraient les déceler immédiatement. Il savait que leur vue était si saillante et que leur odorat si fin qu'ils pouvaient facilement détecter l'odeur de l'homme à une distance de huit cents mètres.

Manifestement plus intelligents que les bouquetins, les chamois avaient su distinguer le pâtre inoffensif du chasseur ou du

berger braconnier ! Puis tout à coup un sifflement bruyant retentit « pschett-tt » et toute la harde s'enfuit au galop ! Jonathan observa sans comprendre ce qui avait pu faire fuir aussi rapidement ces animaux. La chèvre bréhaigne était en tête suivie des mères et des derniers nés tandis que les chevreaux formaient l'arrière-garde.

Au loin sur d'autres crêtes du Jura, Jonathan aperçut un groupe de randonneurs qui levaient les bras en criant pour faire courir les chamois. « Triste spectacle ! », se dit-il. « Allez Shanti ! Il est temps de redescendre. Tiens, bois un peu ! ». Jonathan versa un peu d'eau dans le creux de sa main et le chien ne se fit pas prier !

Une légère brume venait envelopper les sommets et tous les éléments étaient réunis pour entamer une descente dans la vallée. Comme à son habitude, Shanti passait devant et de temps en temps, elle jetait un regard en arrière pour contrôler si son maître suivait bien ! La descente allait bon train et il ne fallut pas plus de trente minutes pour se retrouver en bas de la vallée. D'un pas léger, Jonathan sans s'en rendre compte avait laissé derrière lui toutes les pensées qui l'encombraient.

À peine la porte de la maison entrouverte, le téléphone se mit à sonner. Une voix féminine lui demanda :

— Bonjour Jonathan, c'est Kathleen, tu vas bien ?

— Bonjour Kathleen, oui, je viens juste de rentrer d'une balade en montagne et je me sens plutôt pas mal, répondit Jonathan.

— Tu n'as pas oublié ta conférence cet après-midi ? lui demanda Kathleen.

— Non non, ne t'inquiète pas, je serai présent comme à mon habitude...

— Cette année, tu as des élèves passionnés et ils t'attendent avec impatience ! précisa Kathleen.

— Bien bien, je me fais une joie...

— Je sens que tu n'as pas l'air motivé, est-ce que je me trompe ? lui demanda Kathleen.

— Écoute, j'ai encore fait un rêve cette nuit et...

Kathleen le coupa et rétorqua :

— Tu sais Jonathan, nous sommes inquiets avec les collègues, car tu es parti, tu as quitté l'université et maintenant...

— Kathleen, tu ne vas pas recommencer, nous avons eu cette conversation mille fois !

— Eh bien cela sera la mille et unième fois ! lui répondit Kathleen.

— Si je ne t'estimais pas autant, je t'aurais déjà raccroché au nez ! Tu sais bien que pour moi, il est hors de question de continuer à enseigner à Genève dans de telles conditions et puis du reste que ce soit à Genève ou ailleurs ! Toutes les universités sont phagocytées par les multinationales et les programmes d'enseignement emmènent les élèves dans une direction qui ne représente pas forcément un choix pour eux !

— Je sais Jonathan, mais nous devons bien travailler ! rétorqua un peu mal à l'aise Kathleen.

— Travailler ! Peut-être mais pour qui ? Je te le demande franchement Kathleen, pour qui ?

— Eh bien je...

— Tu vois ! Au fond tu es comme moi ! ?

— Peux être, mais moi, je dois contribuer à nourrir ma famille ! répondit d'un ton dépité Kathleen.

— Ah ! Bravo et les soldats allemands qui travaillaient dans les camps de concentration, eux n'étaient-il pas salariés ?

— Tu es un excessif Jonathan et là franchement tu m'énerves, lança Kathleen, agacée.

— Écoute Kathleen, maintenant je suis indépendant et j'ai cette liberté de transmettre ce qui vient de mes tripes et de mes expériences en ethnobotanique. Et d'ailleurs je ne te demande pas d'être d'accord avec moi...

— Bon on se voit cet après-midi, je t'embrasse.

— Oui, je t'embrasse aussi, répondit Jonathan sur un ton las.

L'UNIVERSITÉ

La descente à vélo depuis sa maison était rapide et Jonathan eut juste le temps de prendre un billet et de sauter dans le tram avec son vélo. Traverser ainsi Genève lui permettait de s'échapper en lisant ou en écoutant de la musique ethnique. La musique le rapprochait toujours plus des peuples qu'il avait côtoyés lors de ses déplacements aux quatre coins de la planète.

Il aimait profondément ces rythmes différents qui lui révélaient quelquefois l'âme des autochtones.

Il faisait souvent le lien entre la plante, la musique et l'humain. Pour Jonathan, c'était évident, il y avait une trame énergétique, un fil d'Ariane qui réunissait ces choses.

Après quelques mètres à vélo, il l'attacha autour d'un arbre au tronc étroit, puis prit son sac à dos en bandoulière sur le bras droit et dévala les marches d'escaliers avec légèreté.

— Bonjour Jonathan ! De retour à la maison ? lui lança Antoine, un ancien collègue de l'Université.

— Bonjour Antoine ! Je sens un brin d'ironie dans ta question et du reste, tu as déjà la réponse puisque cela représente vos sujets de conversation au quotidien ? En tous cas, je l'imagine... répondit Jonathan tout en continuant d'avancer en direction de l'amphithéâtre.

Il était plein à craquer et cela ne perturba en rien Jonathan. Il n'avait pas l'habitude de préparer quoi que ce soit avant les cours ou une conférence et il se plaisait à improviser selon ce qu'il ressentait avec les élèves. Il adaptait ses cours à l'ambiance du moment afin de perpétuellement mettre du relief dans son approche mais surtout de surprendre les élèves et ainsi de ne pas tomber dans une routine mortifère.

— Bonjour mes chers ethnobotanistes en herbe !

— Bonjour, répondirent les élèves en souriant pour la moitié.

— Aujourd'hui, je vais vous parler des maladies tropicales et notamment du paludisme ou malaria et comment guérir les populations avec les plantes.

Les élèves étaient déjà sur les starting-blocks et prenaient déjà des notes. Un silence respectueux s'était rapidement installé. Jonathan quitta son estrade puis se dirigea vers le premier rang. Il avait pour habitude de choisir plutôt au hasard un visage dans la masse estudiantine et de temps à autre, tout en donnant son cours, il fixait cette personne pour y trouver un peu de réconfort.

Jonathan était conscient du fait que se mettre en avant en tant que professeur pouvait développer une forme égotique et il faisait au mieux pour que le cours ne tourne pas autour de lui. La contribution des élèves était permanente et pour lui, ces interactions entretenaient le vivant, l'impermanence.

« La malaria, ou paludisme, est une maladie infectieuse, du genre Plasmodium, elle est transmise par des moustiques anophèles. En 2012, nous avons enregistré environ deux cent sept millions de personnes atteintes et environ six cent vingt-sept mille décès ».

Un élève leva la main et interpela Jonathan : « Avec autant de décès dus à cette maladie, cela doit intéresser les laboratoires pharmaceutiques ? ».

Une élève se leva et précisa : « Tu veux dire les multinationales ? ».

L'élève répondit : « C'est pareil ! Laboratoire pharmaceutique et multinationales... ».

La fille lui rétorqua « Oui tu as raison au vu des circonstances mais cela ne devrait pas être comme cela ! ».

— Où veux-tu en venir ? lui demanda Jonathan.

— Eh bien si l'on regarde la racine latine de laboratoire, ce serait laborare ce qui veut dire labourer. Vous nous disiez que les anciens labouraient la terre en bons pères de famille, c'est-à-dire en pensant aux générations suivantes et cela représentait une forme de bien commun, n'est-ce pas ? demanda la jeune élève en se levant tout en tournant la tête vers son camarade.

— Continue s'il te plait, demanda Jonathan.

— En quoi les laboratoires représenteraient ils le bien commun ? Il y a des intérêts colossaux derrière et ils roulent pour le fric !

Un autre élève se leva et rétorqua :

— Ok, ok, c'est bien beau tout ça mais si les laboratoires n'avaient pas développé tous ces médicaments contre la malaria, eh bien il y aurait plus de morts à l'heure actuelle !

— Bravo ! Tu te contentes du fait qu'il y a moins de morts qu'il ne devrait y en avoir ! J'espère que tu n'es pas sincère ? répondit la jeune élève.

— Je pense que vous ne devriez pas chercher à avoir raison ou savoir qui pourrait avoir tort dans ce genre de débat mais plutôt sortir ce qu'il y a dans vos tripes ! Raisonner de façon organique ! suggéra Jonathan.

Les élèves se mirent à rire et certaines étudiantes imitèrent le son d'un orgasme.

— Je ne voulais pas dire de cette façon-là ! s'amusa Jonathan avec ses élèves.

— Eh bien moi, si je résonne avec mes tripes comme vous le dites si bien, je pense que nous nous sommes fait voler notre